

tirent de la Macédoine une prodigieuse quantité de cotons qui se répandent par divers canaux dans tout le nord de l'Europe. Ces cotons sont expédiés par terre à Semlin, et de Semlin remontent le Danube jusqu'à Vienne. Vienne les répand ensuite dans toute l'Allemagne et dans le nord de la Suisse, depuis la Valteline jusqu'à Constance, et depuis Constance jusqu'à Bâle. Orsowa, dans le bannat de Temeswar sur la même ligne que Semlin, et dernière cette ligne Hermanstadt et Brassaw dans la Transylvanie, sont les autres entrepôts des cotons de Macédoine.

On estime à cinq millions de piastres les exportations qui se font de la Grèce en Allemagne. Les Allemands paient le tiers de cette somme en produits de leur industrie et surtout en draps et en toileries, et le surplus en talaris et en sequins. La somme des envois ne passe jamais deux millions; elle s'arrête quelquefois à un million cinq cent mille, et elle se compose toujours des articles suivans, savoir : draps, toileries, verreries, fers, quincaillerie et dorures.

La somme des ventes du premier article peut s'élever à une valeur de huit cent neuf mille piastres; c'est surtout à Salonique que s'en fait le commerce; l'article de toiles, toileries et mousselines offre un montant approximatif de trois cent quatre-vingt-cinq mille sept cent cinquante piastres; les verreries cent quarante mille, les porcelaines quarante mille, les aciers

cinquante quatre mille, cuivre et dorures cent quinze mille; ces sommes montrent que la valeur de la consommation des objets d'importations venant d'Allemagne est par approximation d'un million cinq cent quarante-quatre mille piastres.

Cette somme ne va pas dans les meilleures années au-delà de deux millions de piastres; celle des exportations de la Grèce en Allemagne s'élève à cinq millions à peu près; la balance est donc au moins de trois millions de piastres en faveur de la Turquie, dont la plus forte partie reste en Grèce. L'Autriche est obligée de payer ce solde avec des espèces ou du papier, et de là le commerce d'argent et de banque qui se fait entre Vienne et Salonique. C'est pour y pourvoir que l'Autriche fabrique, année moyenne, en talaris et en sequins (1) une valeur de six millions de florins qui sont portés en Turquie,

(1) Le talari est le nom qu'on donne dans le commerce franc, au Levant, à la pièce d'argent appelée par les Turcs *garagrousch*, *pataque*, en Égypte, et qui est le *thaler* d'Allemagne, ou plutôt de Hongrie. Le talari a cours pour trois piastres treize paras de Turquie, c'est-à-dire environ sept francs dix à quinze centimes. Le sequin est une monnaie d'or de diverses valeurs, suivant les lieux où on le frappe; celui de Venise est de trois piastres trente-cinq à quarante paras; celui d'Allemagne, que les Turcs nomment *madgiar*, a cours pour sept piastres, les piastres au cours de deux francs.

et dont le tiers sert à payer le solde avec la Grèce, à cause de l'immense quantité de coton que la place de Vienne tire de la Macédoine.

Le commerce italien n'est pas aussi considérable que le précédent ; mais il est plus varié , et offre plus d'articles de spéculation. Ils consistent principalement en draps , armes à feu , verreries , soieries , papiers et bonneterie.

La Grèce consomme des draps importés d'Italie pour une somme de vingt-huit mille piastres ; des armes à feu vingt-cinq mille ; des verreries de diverses espèces trente-un mille cinq cents ; de la verroterie quarante mille ; des soieries , velours , trois cent soixante-seize mille trois cent cinquante ; papiers cent huit mille , bonneterie quatre cent soixante-cinq mille. En total la consommation des articles italiens s'élève annuellement par approximation à un million soixante-quatorze mille piastres.

Le commerce d'importation en Grèce qui se fait de Hollande est le moins considérable. Il se borne à des envois de draps dont la consommation en Grèce ne passe pas par approximation cinquante mille quatre cents piastres.

Les Hollandais n'envoient guère que cet article de leur industrie ; mais il font passer ordinairement pour cinquante mille piastres de leurs épiceries , comme poivre , girofle , cannelle , gingembre , muscade. Ils y joignent un peu de sucre et de café pour faire assortiment et pour

acquitter avec ces marchandises réunies un ou deux chargemens de cotons macédoniens.

Les Russes pourraient faire un grand commerce avec la Grèce ; l'indépendance de ce pays pourrait le rendre plus étendu encore , surtout si la Russie aidait les Hellènes dans leur noble et religieuse entreprise.

Il passe de Russie dans la Grèce des soieries comme taffetas , gazes , galons , fils et dentelles d'or ; les velours russes y ont pris faveur depuis quelques années , quoique inférieurs à ceux de Gênes ; mais ils sont à meilleur marché.

Il peut se débiter à Salonique vingt à vingt-cinq caisses de velours russes qu'on consomme en Grèce et qui formaient un article de soixante mille piastres avant la guerre : il est augmenté aujourd'hui.

L'article majeur du commerce russe en Grèce comme dans toute la Turquie est celui des pelleteries ; il est d'une richesse dont on n'a que de faibles idées dans le commerce de l'Europe.

Les meilleures pelleteries viennent de l'intérieur de la Russie. Ce sont les Grecs qui vont les acheter dans les provinces méridionales de cet empire , dans les foires de l'Ukraine et de Pologne , et qui viennent ensuite les revendre aux foires de *Zélimia* et d'*Osongiora* , d'où elles se répandent dans toute la Romélie ou Roumélie. Les autres parties de la Turquie s'approvisionnent à Constantinople , que les Turcs

nomment *Stamboul*; les pelleteries y sont apportées de la mer Noire, d'Akerman, d'Oczacow, de Casan et d'Astracan.

Il se débite dans les marchés de la Grèce pour neuf cent mille piastres de fourrures, qui toutes ne se consomment pas dans le pays. Salonique en envoie un tiers en Syrie et en Égypte pour acquitter le solde qui résulte de son commerce avec ces deux provinces.

Les espèces les plus recherchées sont le *samour*, le *sousamour*, l'hermine, le petit-gris, le renard noir et les fourrures agnelines.

Le *samour* et la peau de la martre-zibeline s'achètent par caisses assorties de dix masses numérotées qui vont en diminuant de beauté depuis le numéro 1^{er} jusqu'au dernier. La masse est composée de vingt paires ou quarante peaux; elle se vend depuis trois cents jusqu'à trois mille piastres; son prix moyen est de cinq cents piastres; il s'en débite à Salonique de soixante à soixante-dix masses.

L'hermine, autre espèce de fourrure, se porte surtout en été; elle est la parure des femmes. Les hermines se vendent par masses nommées *soroks*; le *sorok* est de quarante peaux, et son prix de vingt à quarante piastres; on peut évaluer de huit à neuf cents *soroks* la consommation annuelle.

Le petit-gris est une fourrure faite avec la peau d'un écureuil de Sibérie dont le poil est gris cendré.

La consommation et par conséquent l'importation qui s'en fait par Salonique, marché générale des fourrures par la Grèce, va à cinq cent milliers en nombre; le prix du millier est de trois à cinq cents piastres.

Le renard noir est réputé la fourrure la plus précieuse; elle est même plus chère que la zibeline. Les meilleurs viennent de la petite Tartarie; on les achète à Azoph, Caffa, Akerman, et on les emploie de préférence dans les habits d'hiver parce qu'ils sont fort chauds. Ces peaux sont de peu de débit à Salonique: il ne s'y vend que les plus communs; les plus belles se paient à Constantinople jusqu'à cinquante mille piastres; ou à peu près cent mille francs.

Les agnelins, fourrure très-recherchée, sont faits avec des peaux d'agneaux qu'on tire avant terme du ventre de leur mère. Il y en a de noires et de grises. Les noires viennent de la petite Tartarie et des bords du Volga; les grises viennent de Perse et sont beaucoup plus estimées que les noires. Il vient encore en Grèce par Salonique des fourrures d'agneaux d'Égypte; mais elles sont inférieures aux autres. La consommation des fourrures agnelines peut être estimée dans la Grèce à quatre-vingt mille piastres.

La consommation ou débit des fourrures peut s'élever, année moyenne, à neuf cent soixante mille piastres.

Ce commerce, partagé autrefois par les An-

glais qui y versaient les fourrures du Canada, est rentré tout-à-fait sous la main des Russes, et les Grecs eux-mêmes en sont les facteurs et les commissionnaires; nous n'y sommes pour rien.

Il n'en est pas de même des autres branches de commerce; la France y a été long-temps la première des nations au Levant.

« L'origine de celui qu'elle fait dans les principales échelles, dit M. Beaujour, qui va nous fournir les renseignemens les plus certains sur nos établissemens dans cette partie du monde, remonte au temps des croisades; mais le commerce de Salonique ne date que du temps de Colbert: cependant ses progrès furent si rapides en moins d'un siècle qu'il égala bientôt celui des plus florissantes échelles, telles que Smyrne et Alexandrie. Salonique doit sa prospérité commerçante à sa position; elle fait seule presque tout le commerce de la Grèce, c'est-à-dire qu'elle en est le marché le plus général pour les ventes et les achats. C'est une des villes les plus centrales de la Turquie européenne, et par son golfe qui débouche au milieu de l'Archipel elle a des communications aisées avec tous les ports de la Méditerranée.

» C'est à Salonique que sont établis nos principaux comptoirs; ces comptoirs débitent des draps, des bonnets, des dorures, du café, du sucre, de l'indigo et d'autres marchandises coloniales.

Voici à quoi se montait en 1800 l'étendue du commerce français en Grèce; il est beaucoup diminué depuis; les Anglais se sont emparés de tout ce qui était à leur bienséance, et les Grecs eux-mêmes en font la plus grande partie aujourd'hui: l'état de leur marine marchande, que nous présenterons, en est une preuve irrécusable.

Marseille envoyait à Salonique deux cent cinquante ballots de draps, le ballot du prix de mille à douze cents piastres, ce qui faisait un objet de deux cent cinquante mille piastres.

Nous envoyions à la même époque quinze mille douzaines de bonnets, dont la vente versait dans nos comptoirs plus de cent mille piastres; ce sont les places d'Italie qui se sont emparées de ce commerce.

Notre commerce des dorures et galons a perdu considérablement aussi; il ne se débitait dès 1800 que pour environ quarante mille piastres de dorures de Lyon, au lieu que précédemment les envois de cette espèce allaient à cent mille piastres.

La consommation des cafés français était à Salonique de douze mille cantaars, qui peuvent être évalués à cinq cent mille piastres; c'était notre article majeur; de tous les cafés des Antilles celui de la Martinique est le plus recherché des Levantins; cette circonstance seule doit donner lieu d'espérer que cet article reprendra toute sa faveur et ses avantages au Levant.

Nos comptoirs, toujours à la même époque, vendaient annuellement à Salonique douze cents cantaars de sucre en poudre ou en pain; le produit de cette vente était de quarante mille piastres à Salonique (1).

« Le sucre qui vient d'Égypte, remarque ici M. Beaujour, nuit (en 1800) à la consommation du nôtre; il n'est pas d'aussi belle apparence, mais il sucre mieux; l'Égypte est le pays du monde qui produit les meilleures cannes; mais l'indolence des habitans est extrême, et la tyrannie du gouvernement favorise encore cette indolence. Si les Égyptiens augmentent un jour leurs plantations et qu'ils prennent la peine de raffiner leurs sucres, ils approvisionneront tout le Levant (2) ».

Nous vendions encore ci-devant trois cent cantaars d'indigo, qui font environ cent vingt mille

(1) Il ne faut pas confondre le commerce de l'Europe, en Grèce, avec celui qui se fait au Levant et dans tout l'empire turc, et qui est d'une grande importance encore pour la France, quoique diminué de beaucoup de ce qu'il était en 1789.

(2) Ce n'était donc pas, par ce seul côté, sans d'excellentes raisons que la France voulait faire de l'Égypte un de ses domaines d'outre-mer; et l'on s'étonnerait de l'ignorance avec laquelle tant de gens parlent de cette grande expédition si l'on ne savait point que la haine pour celui qui était à la tête, les aveugle ou les fait parler.

piastres. Les indigos les plus recherchés dans la Grèce sont le *Guatimala*, le *Jamaïque* et le *Saint-Domingue*; les Anglais possèdent presque seuls ce commerce aujourd'hui.

« Les juifs de Salonique, dit M. Beaujour, font de l'indigo comme les cabaretiers de Paris font du vin: ils prennent dix parties de farine, une d'indigo pur, cinq d'indigo en tablettes qui vient tout frelaté de Constantinople; ils mêlent ensemble toutes ces matières étrangères, les réduisent en une poudre fine, et convertissent cette poudre en pâte en l'infusant dans un bain de gomme arabique; puis ils forment avec ce mélange des gâteaux ou tablettes, qu'ils font sécher au soleil, les cassent en petits morceaux, les brouillent grossièrement, et saupoudrent ces *triturations* artificielles avec de la poudre d'indigo véritable. »

Marseille envoyait encore, à Salonique, soixante-dix cantaars de cochenille, qu'on pouvait évaluer à soixante mille piastres; cinquante cantaars de poivre de Goa et de Hollande, valant cinq mille piastres; d'autres épiceries pour huit mille piastres; du fennambouc et du campêche, pour dix mille; des drogues, des liqueurs, des sirops, du papier, du plomb, de la grenaille, pour trente mille piastres.

En prenant la somme de tous les envois que faisait la France aux époques que nous avons

nommées, on trouve un total de un million cent soixante-trois mille piastres; la somme du retour de notre commerce s'élevait à un million trois cent dix mille francs, dont un million en cotons, cent cinquante mille en laines, soixante mille en cires, abats, capots, peaux de lièvre, graine jaune, et dix mille en blé. Cette somme de retours, comme celle des envois, gardait toujours le même niveau à peu près, parce que quand un article diminuait un autre augmentait en proportion; la différence qui était dans la balance en faveur de Salonique et du commerce de la Grèce, était toujours de cent cinquante mille à deux cent mille piastres. Quand elle était plus considérable, c'est qu'il s'était fait des déchargemens en blé; et, dans ce cas, le vide était toujours rempli par des espèces ou des remises. Cette défaveur de la balance pour la France avait fait regarder, à Marseille, le commerce de la Grèce comme ruineux; mais ce reproche tenait plus à l'infidélité des commissionnaires, à leurs malversations qu'à la nature de ce commerce, qui doit un jour reprendre toute son activité si la Grèce peut enfin s'affranchir des gênes de toute espèce sous lesquelles elle a gémi jusqu'ici.

Le tableau qui suit fait connaître l'ensemble des importations et des exportations de la Grèce, et donne une idée du commerce que l'Europe y faisait avant la guerre avec l'Angleterre.

EXPORTATIONS DE LA GRÈCE évaluées en piastres.	COMMERCE DES EUROPÉENS EN 1800.	IMPORTATIONS EN GRÈCE évaluées en piastres.
558,520	Commerce anglais. . . .	558,000
4,663,000	Commerce allemand. . .	1,554,550
1,150,000	Commerce italien. . . .	644,400
140,000	Commerce hollandais . .	100,400
1,000,000	Commerce russe.	940,000
1,510,000	Commerce français . . .	1,163,000
8,821,520		4,960,350

« Quand on résume la somme totale des exportations franques, dans le commerce de la Grèce, on trouve qu'elle s'élevait à près de neuf millions de piastres. Ces neuf millions étaient payés partie en espèces, partie en marchandises. Il n'y avait que les Anglais et les Russes qui soldaient tout sans argent, ce qu'ils ont continué de faire jusqu'à présent. Les premiers payaient avec leur horlogerie, leurs mousselines et leurs serges, appelées *chalons*; les Russes paient encore avec leurs pelleteries; les Allemands s'ac-